CASSIERS Léon

Une réflexion à partir de la libido

A.I.E.M.P.R Grenade Septembre 2003

En raison delà longueur des développements présentés dans le texte complet élaboré par notre groupe, je n'en présenterai ici qu'un résumé de nos réflexions. En particulier, je ne vous en proposerai que la partie descriptive clinique, ou phénoménologique, sans en reprendre ici la partie psychanalytique. Vous trouverez le texte complet des réflexions de notre groupe dans les actes du Congrès.

1 Bases de notre réflexion.

Les membres du groupe réuni par le prof. R. Querinjean ont très vite été intéressés à réfléchir, non sur le genre comme tel, mais bien plutôt sur la dynamique relationnelle qui unit la femme et l'homme : la libido. Plus précisément, le paradigme de nos réflexions se trouve bien exprimé par la phrase de la Genèse, adressée par Dieu à la femme : « Ton élan te portera vers l'homme, mais lui te tyrannisera » (Gen II, 16).

Ce constat énonce clairement la sorte de malédiction qui habite les rapports sexualisés : hommes et femmes sont attirés l'un par l'autre, mais leur rencontre n'est pas facilement harmonieuse : à la complémentarité de leurs sexes et de leur plaisir se mêle une rivalité d'emprise de l'un sur l'autre.

C'est d'abord à la lumière de cette rivalité que nous avons tenté d'interpréter la préséance que donne la religion chrétienne, et en particulier notre Eglise, à l'homme sur la femme. Les femmes sont exclues de la hiérarchie catholique institutionnelle. Elles sont également exclues de la réalisation et de l'administration des principaux sacrements.

Nos réflexions ont très vite rencontré, bien évidemment, un second aspect de la position de notre religion (et de bien d'autres) envers la sexualité humaine : le désir sexuel et l'exercice de la sexualité y font l'objet de méfiance, voire d'exclusion. Le célibat volontaire y est proposé comme un choix de vie supérieur à celui du mariage. Seuls des célibataires sont admis à occuper des postes hiérarchiques et à réaliser les

principaux sacrements. Tout exercice de la sexualité hors mariage est condamné, et même dans le mariage, la sexualité est réglementée vers l'exercice d'une certaine continence. Cette réflexion nous conduit à constater, bien plus largement, que c'est toute la sensualité humaine, sous toutes ses formes, qui est posée comme faisant obstacle à la vie religieuse, à la vie spirituelle, à la rencontre avec Dieu.

2. L'attirance et la tyrannie.

Il est facile de voir que le paradoxe d'attirance et de tyrannie qui marque la sexualité humaine vient de son caractère fondamentalement relationnel. Si la source première de l'attirance surgit de la physiologie du corps de chacun, c'est bien la présence de l'autre, de l'autre sexe, qui déclenche son éveil et sa force. Mais c'est aussi cet autre qui a éveillé le désir qui se trouve en position de consentir, ou non, à le satisfaire et donc d'accorder le plaisir. Hommes et femmes sont ainsi condamnés, quant à leur accès au plaisir sexuel, à dépendre l'un de l'autre. Ils sont, l'un et l'autre, condamnés à être dépendants au désir de l'autre. Ils sont, l'un et l'autre, vulnérables face à l'autre sexe.

L'observation la plus banale des rapports sexualisés humains nous montre à l'évidence que cette vulnérabilité est mal supportée : elle est source d'angoisses, de frustrations, et de violences. Innombrables sont dès lors les stratégies humaines qui tentent de la contourner, et même de la dénier. Celles-ci vont de la séduction (qui laisse encore place au désir de l'autre), aux contraintes légales (le 'devoir' conjugal) ; du contrat financier de la prostitution aux chantages socio-économiques des personnes mieux nanties ; des pressions morales ou professionnelles à la violence physique dans les plus mauvais cas. Nous savons tous que chacun d'entre nous, pour accéder au désir et au plaisir sexuel dans sa propre vie, devra se positionner quant à sa dépendance, sa vulnérabilité envers le désir et le plaisir de l'autre. Chaque couple y trouvera son équation personnelle, toujours menacée de la tyrannie sur l'autre.

3. Les enjeux de la vulnérabilité : identité sexuée et meurtre

Pour les humains, l'enjeu de la dépendance envers l'autre dépasse largement l'accès au désir sexuel et à son corollaire le plaisir orgasmique. Pour le comprendre, nous devons faire un détour vers la structure du psychisme humain, comme nous y invite, par exemple, l'exposé de Maidani-Gérard. Il s'agit de son inscription obligée dans l'ordre

symbolique, notion parfois un peu plus difficile pour ceux qui n'y sont pas habitués.

Tous les désirs humains trouvent leur origine dans le corps, dans ce que nous pouvons appeler, pour faire simple, les instincts humains. « Nil in intellectu quod non prior fuit in sensu » disait ainsi déjà St Thomas d'Aquin, bien avant Freud ou Lacan. Ceci vise le fait que les instincts humains sont déspécifiés : bien que présents comme source des différents dynamismes psychiques et des comportements, ils ne prédéterminent que faiblement ou pas du tout, à partir des inscriptions physiologiques cérébrales, les buts que doivent viser ces comportements, ni leurs modalités. À la place de ces prédéterminations, le cerveau présente une considérable capacité d'apprendre. Un exemple concret est ici plus parlant que les théories abstraites. L'être humain a bien l'instinct de manger, mais il ne sait pas, génétiquement, ce qu'il doit manger. Il doit l'apprendre par son éducation. Or toute éducation passe nécessairement, chez l'homme, par l'outil du langage (quelle que soit la forme de celui-ci). Et ce langage, lui-même, n'est pas génétiquement déterminé, mais il est une combinatoire logique d'origine sociolinguistique, arbitraire et conventionnelle. L'être humain est ainsi soumis, quant à ses désirs, à un double système de représentation : le système biologique des images mentales issues de son cerveau, et le système sociolinguistique par lequel il acquiert un nom, une place d'humain dans la société humaine, et, bien particulièrement précieux, sa conscience réflexive. Tout psychisme humain est ainsi à la fois biologique et culturel, dépendant d'une logique biologique et d'une logique culturelle, différente. C'est cette logique culturelle qu'on appelle souvent 'symbolique', dans le double sens qu'elle représente symboliquement les instincts biologiques, mais aussi dans le sens que cette nouvelle logique permet à l'humain de créer des réalités nouvelles, non directement biologiques, mais purement relationnelles et, en elles-mêmes, invisibles.

Nous ne pouvons nous étendre sur ces notions, supposées connues. Revenons simplement à notre exemple de l'alimentation. L'homme mange pour se nourrir, lorsqu'il a faim, c'est-à-dire lorsqu'il manque de calories. Mais il mange aussi, et plus souvent, par 'appétit', c'est-à-dire en raison de la variété des aliments, de leur sens, de l'esthétique du couvert, de la qualité de la compagnie etc. En outre il donne aux repas pris en commun des significations de fêtes, de célébration funéraire, de commémoration, d'amitié, etc.

Il en va de même de la sexualité. L'humain n'y vise pas seulement le plaisir orgasmique, mais des enjeux bien plus considérables. Il demande à son partenaire d'y être reconnu comme partenaire humain, et comme humain sexué. À travers et au moyen du rapport sexuel, l'homme

demande à la femme d'être accepté comme un humain, conscient, autonome et maître de son désir, et comme humain masculin, possédant les attributs de la virilité. La femme demande réciproquement à l'homme d'être reconnue comme partenaire humaine à part entière, et de lui garantir sa féminité.

À ces enjeux, appelés classiquement narcissiques, s'attachent des affects, des émotions, des sentiments extrêmement intenses. Il s'agit en effet d'être ou de ne pas être un humain, reconnu comme tel : il s'agit « d'exister » comme le dit le langage courant. « Tu existes, ou n'existes pas pour moi, et, à travers moi, pour la société des humains ». C'est l'interdit du meurtre qui est ici, finalement en cause.

La vulnérabilité qui se joue dans l'exercice de la sexualité est donc extrême : l'homme fait exister la femme, et réciproquement. On comprend mieux alors combien cette vulnérabilité est dangereuse, et qu'elle entraîne le risque de forçage, de tyrannie envers l'autre.

4. La réponse religieuse catholique.

Notre groupe a émis l'hypothèse que la religion catholique, inévitablement soumise aux contraintes de la psychologie humaine, était marquée, dans ses positions quant à la sexualité, par les angoisses de vulnérabilité décrites ci-dessus. Il nous semble légitime de penser que ces positions religieuses n'échappent pas aux stratégies d'évitement et de déni qui marquent tant de comportements individuels et de règles sociales dans le domaine de la sexualité.

Nous proposons de la sorte, en un premier temps, d'interpréter l'exaltation du célibat comme une expression de ce déni. Pour ne pas se trouver soumis à la dépendance envers le désir de l'autre, ni au risque de tomber soi-même dans la tyrannie, quelle position plus sûre que celle de refuser la sexualité ? Le risque de la tyrannie, subie ou imposée, disparaît de lui-même. Si, par ailleurs, cette position de célibat volontaire est socialement valorisée comme supérieure à la position de ceux qui exercent leur sexualité, le narcissisme peut y retrouver son compte.

La psychanalyse nous enseigne toutefois que toute pulsion déniée, bien que refoulée hors du champ conscient, n'en cesse pas moins d'exercer son action par le moyen de déplacements symboliques et de rationalisations conscientes. La tyrannie évacuée par le refus de la sexualité refait ainsi

surface dans le fait que le problème de la vulnérabilité n'a pas disparu, ni celui de la suprématie d'un sexe sur l'autre. Dans la ligne des cultures qui l'ont précédé et de celles qui ont entouré sa naissance, le christianisme a de la sorte installée comme légitime la prédominance de l'homme sur la femme, et reprend ou élabore à nouveaux frais les justifications et rationalisations religieuses de cette suprématie. Une critique rigoureuse des textes, et ce que nous pouvons savoir des premières communautés chrétiennes semble bien indiquer cependant que le Christ prenait des distances presque choquantes pour ses contemporains envers cette suprématie masculine, et que quelques-unes des premières communautés ont été dirigées par des femmes. Mais déjà les apôtres, et à leur suite les pères de l'Eglise et les théologiens chrétiens ont pleinement repris la suprématie de l'homme sur la femme. Dieu est résolument masculin. Le Christ naît de la Vierge, femme qui n'a pas connu de vie sexuelle. C'est d'ailleurs par la femme que le péché est entré dans le monde. Elle reste la tentatrice et le risque de péché pour les hommes consacrés. Il suffit de lire les Pères, St thomas et bien d'autres pour y retrouver clairement des propos qui confortent notre interprétation. Même si, parfois, un certain malaise se manifeste devant la contradiction qu'y apporte le message évangélique dans sa pureté première, qui établit à l'évidence la stricte égalité devant Dieu des femmes et des hommes.

Toutefois, si l'Eglise repousse ainsi la sexualité et promeut la suprématie de l'homme célibataire, le problème ne se limite pas à la question de la vulnérabilité des sexes l'un envers l'autre. Il s'inscrit dans une méfiance plus large vis-à-vis de toute la sensualité, c'est-à-dire de tous les plaisirs du corps. Nous devons donc envisager aussi cette dimension de la question pour compléter notre interprétation.

5. Sensualité, vie spirituelle et ascèse.

Pour comprendre le malaise religieux devant la sexualité, il faut donc élargir le débat et prendre en considération le fait que la plupart des religions, et la religion chrétienne certainement, se méfient des plaisirs du corps en général et exaltent l'ascèse. On remarque en effet que cet effort pour se libérer du désir physique dépasse la sexualité et concerne tous les plaisirs du corps : la nourriture, le sommeil, l'évitement de la douleur, etc. C'est la maîtrise, l'annulation si possible de tous les appétits du corps qu'exalte l'ascèse dans toutes les cultures, au profit de la dimension " spirituelle " de l'humain : son esprit, son âme, le côté immatériel de son psychisme. Une opposition corps (visible et aux plaisirs sensuels) <-> esprit (invisible et aux plaisirs non sensuels) se retrouve dans un grand nombre de cultures, sinon peut-être dans toutes. Dans cette opposition dualiste, l'esprit est toujours considéré comme supérieur au corps, lequel

est dévalorisé comme s'opposant au plein exercice de cet esprit, c'est-à-dire de la conscience réflexive et de sa maîtrise sur le psychisme. Nous devons donc tâcher de comprendre ce phénomène.

En raison de sa double polarité, biologique et culturelle, le psychisme doit réinsérer au plan symbolique socio-culturel les pulsions, dont l'origine est toujours d'abord somatique. Le détour par l'élaboration symbolique est toujours vécu comme un frein à la réalisation immédiate de la pulsion et un déplacement de la satisfaction éprouvée. Ce détour entraîne un manque par rapport à la pression d'une satisfaction immédiate selon la logique biologique des images mentales. En contrepartie de ce manque, le sujet se voit accueilli comme humain dans la communauté humaine et dispose de l'exercice de sa conscience réflexive et de la maîtrise qui s'y attache. C'est là le processus désigné par Lacan sous le terme de 'castration symbolique'. L'intensité pulsionnelle pousse cependant à rêver de court-circuiter le passage par le symbolique et le manque, d'autant plus que cette intensité est plus fortement ressentie : « Ventre affamé n'a pas d'oreilles ».

On comprend bien que ce conflit, cette tension structurelle qui marque le psychisme crée un malaise latent, non seulement par le manque de satisfaction complète qu'il entraîne, mais aussi sinon plus encore par la menace que la tentation d'y échapper crée sur l'insertion culturelle et la maîtrise réflexive du sujet. Bien qu'étant à la source de tout le dynamisme psychique, la pression du vécu corporel sensuel est une menace pour l'existence du sujet comme maîtrise réflexive de son psychisme et de son destin. On comprend bien que, dans la plupart des cultures, on oppose corps et esprit comme deux entités distinctes. On comprend surtout que, parmi les stratégies d'évitement de ce conflit interne, du manque et du risque de non maîtrise qui s'y attachent, on trouve celle que prônent tant de religions : le renoncement mêlé de déni et de dévalorisation des plaisirs sensuels du corps, et la valorisation de l'ascèse comme chemin de maîtrise de l'esprit. Dans les rationalisations qui accompagnent ce mouvement, on a souvent imaginé l'esprit comme détaché du corps, trouvant sa source immatérielle dans un Dieu qui donne cet esprit à l'homme et l'appelle ainsi à une vie spirituelle immatérielle détachée du corps. C'est par notre esprit, notre « âme », que nous sommes « faits à l'image de Dieu », pas par notre corps. Cette position renforce évidemment l'exaltation de la virginité et du célibat comme état supérieur à celui du mariage.

Le spirituel est le domaine que se sont donné les religions, celui qu'elles veulent exalter chez l'homme. Il n'est pas tellement étonnant qu'elles tombent dans le piège de se méfier du sensuel ! Mais en même temps, elles maintiennent une opposition entre nature et culture, entre corps et

esprit. Le corps est rejeté du côté de « l'animal », du dégradant, du mauvais, voire de l'empire de Satan. Encore une fois, il suffit de lire St Augustin et de nombreux Pères de l'Église, prolongés jusqu'à des théologiens modernes pour avoir une image claire de cette position dichotomique. Mais ce faisant les religions chrétiennes se déracinent des sources de l'humain. Pire : n'exaltent-elles pas l'automaîtrise psychique comme la principale grandeur de l'humain ? Pire encore, par le lien qui existe nécessairement entre sensualité et sexualité, ne versent-elles pas dans la méfiance du sexuel et l'exaltation de la puissance masculine représentant la raison et l'automaîtrise, menacée par la femme, emblème de la sensualité ? Triste retour du refoulement, du point de vue psychanalytique !

6. Un idéal plus évangélique ?

On le voit, l'interprétation psychanalytique et phénoménologique que nous proposons de la position religieuse envers la sexualité et l'ascèse nous conduit sur des chemins très opposés aux interprétations théologiques classiques. Ces dernières ont régné pendant près de 2000 ans, et nous en éprouvons encore le poids dans de multiples discours et règles de l'Église. L'interprétation proposée y voit plutôt un aménagement de type névrotique, en tous les cas malheureux, de l'angoisse des humains face à leur propre vulnérabilité venant de ce que leur psychisme est, en fait, relationnel.

Notre groupe a évoqué d'autres interprétations religieuses que l'on retrouve chez de nombreux chrétiens actuels et même parfois chez certains chrétiens des temps passés. Cette autre interprétation se base plus sur les images que donnent du Christ les textes des évangiles que sur la dogmatique théologique. Au fond, le génie des évangiles est beaucoup plus complexe que les interprétations ci-dessus. Déjà l'idée d'un Dieu qui s'incarne va-t-elle à l'encontre d'un Dieu purement immatériel. Le Christ ne prend aucun parti opposé au mariage ni à la sexualité, dans les textes des évangiles, mise à part une seule citation : " Il y en a qui se font eunuques pour le Royaume de Dieu, comprenne qui pourra ". Encore cette citation vient-elle s'insérer dans un discours contre le droit de répudier sa femme. Par contre, assez clairement, le Christ fait prévaloir le respect de la personne partenaire sexuelle sur la satisfaction seulement égoïste de la sexualité, mais dans le sens de l'exercice de cette sexualité : " ne pas séparer ce que Dieu a uni ". Le Christ appartient d'ailleurs à la tradition Juive, qui fait du mariage un devoir et se méfie du célibat.

Ceci ne résout pas tout. Si, d'un côté, la valeur du corps est telle qu'il sera ressuscité, (contre toute vraisemblance), dans la vie éternelle, on n'y sera pas marié (neque nubet neque nubetur). On n'a pas manqué d'en tirer une dévalorisation de la sexualité, puisqu'elle reste attachée à la seule vie terrestre (St Augustin p. ex.). Mais peut-être n'est-ce pas la seule interprétation valable, car le texte en question n'en tire pas un mépris de la sexualité. L'exégèse historique moderne nous donne d'ailleurs l'image d'un Christ particulièrement libre et avancé par rapport à sa culture quant à l'égalité des hommes et des femmes. Et les spécialistes sont nombreux qui pensent que le Christ avait des frères et des sours, ce qui écorne sérieusement le dogme de la virginité physique de Marie.

Quant à la question de l'identité, du narcissisme et de notre demande d'existence, on voit bien que le Christ n'entre pas dans le jeu de la valorisation par la sexualité, ni contre celle-ci : il reste en dehors, sur un plan plus général : chaque humain a le droit d'être, d'être respecté comme humain, désiré et même aimé en tant que tel. Chacun doit désirer la vie de l'autre, et cette prescription est poussée à son extrême : même ses ennemis, même si l'autre faillit à son devoir de désirer lui aussi la vie de son partenaire humain. Hommes et Femmes sont ici strictement égaux. Le sens de l'ascèse - cependant nécessaire il est vrai - n'est pas l'automaîtrise de l'accès à la vie spirituelle contre les pulsions du corps. Le Christ n'a-t-il pas d'ailleurs parfois été accusé de « gloutonnerie » ? Le sens évangélique de l'ascèse est le respect de l'autre et le partage.

Les évangiles et toute une tradition mystique chrétienne ne valorisent ni l'automaîtrise, ni l'ascèse pour elle-même, mais la vulnérabilité : la " pauvreté " dont l'éloge constitue une des caractéristiques les plus frappantes du message évangélique. Cette pauvreté n'est pas en soi l'ascèse : elle est la disponibilité au désir de l'autre, l'acceptation que chacun de nous dépen d d e ce désir pour " exister ", parce que c'est ce désir adressé à l'autre et reçu de lui qui fait vivre. Dans cet esprit, notre ressemblance à l'image de Dieu est dans le fait de désirer l'autre et l'acceptation d'en dépendre : dans notre capacité de " générosité " et de " pauvreté ", dans notre capacité d'aimer et notre besoin d'être aimé, et non pas d'abor d d ans la conscience réflexive et la liberté. Ce qui ne va pas contre les plaisirs du corps, mais bien vers leur partage. La « Loi » proposée par le Christ des évangiles est une loi qui renonce à toute puissance sur l'autre. Elle est la Loi d'un Dieu étrangement tombé amoureux de l'humanité, mendiant un amour réciproque. C'est un Dieu de toutes les vulnérabilités, un Dieu toujours « pauvre » devant le désir des autres.

On peut ainsi penser, d'un point de vue chrétien, que la position idéale de la sexualité ne serait pas fondée sur la crainte ou la méfiance, mais pas

non plus sur nos désirs de maîtrise, d'évitement de la " castration symbolique ". Un tel idéal irait dans le sens d'accepter, et même d'érotiser l'interdépendance homme-femme qui les rend l'un et l'autre vulnérable à l'autre. Pourrions-nous ainsi rêver d'une religion qui ne dévaloriserait pas la sexualité, mais proposerait de respecter, de désirer, d'érotiser le désir de l'autre en tant qu'il appelle notre propre désir et se trouve à la source de notre plaisir ? Aller dans ce sens est peut-être de l'ordre du rêve utopoique et sans doute chacun a-t-il à trouver la voie qui lui sera propre. Mais une telle attitude irait certainement plus vers la tendresse réciproque que vers la maîtrise et la violence. À l'image de notre Dieu de tendresse ?

Sans doute pourrions-nous continuer diverses réflexions dans ce sens, ou y trouver des objections. Le moment est donc venu de laisser place à la discussion.

© AIEMPR.org